

1-1-1985

Les apparitions mariales dans la vie de l'Église et dans la vie du chrétien

Jean-Hervé Nicolas

Follow this and additional works at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies



Part of the [Religion Commons](#)

Recommended Citation

Nicolas, Jean-Hervé (2014) "Les apparitions mariales dans la vie de l'Église et dans la vie du chrétien," *Marian Library Studies*: Vol. 17, Article 46, Pages 673-683.

Available at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies/vol17/iss1/46

This Article is brought to you for free and open access by the Marian Library Publications at eCommons. It has been accepted for inclusion in Marian Library Studies by an authorized administrator of eCommons. For more information, please contact frice1@udayton.edu.

LES APPARITIONS MARIALES DANS LA VIE DE L'ÉGLISE ET DANS LA VIE DU CHRÉTIEN

JEAN-HERVÉ NICOLAS, PROUILHE (FRANCE)

On a beaucoup parlé et écrit sur le sujet des apparitions mariales¹. Sur les principales d'entre elles on a écrit des livres, souvent très documentés². Des débats ont eu lieu sur leur intérêt et leur valeur en général pour la foi et pour la vie des chrétiens, de l'Église. Cette brève étude ne prétend pas reprendre ces débats, ni surtout les trancher. Tout au plus y apportera-t-elle cette modeste contribution : un effort de clarification et de simplification qui, portant d'abord sur la manière même de poser les problèmes, pourra peut-être aider les théologiens à trouver un consensus qui commence déjà, semble-t-il, à se dégager.

1. LE PHÉNOMÈNE DE L'APPARITION

La première question qui se pose est celle de savoir en quoi consiste le phénomène lui-même de l'apparition. Une ou plusieurs personnes, des enfants le plus souvent, racontent qu'une belle dame leur est apparue, leur a parlé. Ils décrivent la dame, rapportent ses paroles. Quand le phénomène se reproduit plusieurs fois, comme c'est le cas le plus fréquent, un nombre grandissant d'assistants, alertés par la rumeur publique, sont sur place et deviennent témoins. Ils ne voient ni n'entendent la "dame", mais ils voient seulement les "bénéficiaires" de l'apparition dans un état "extatique", parfois faisant des gestes, prenant des attitudes étranges, qu'ils expli-

¹ Pour une introduction au sujet avec des renseignements bibliographiques, cf. *Vraies et fausses apparitions dans l'Église*, Lethielleux, Paris 1973.

² Sur Lourdes, tout le monde connaît les études pratiquement exhaustives de R. LAURENTIN : *Lourdes, Documents authentiques*, Lethielleux, Paris 1957, 6 volumes. — *Lourdes, Histoire authentique des apparitions*, Lethielleux, Paris 1961 ss, 6 volumes.

queront ensuite comme leur ayant été commandés par la dame. Entre celle-ci et eux s'établit un dialogue, que les enfants ensuite répètent, mais que nul n'entend. A Lourdes les témoins n'entendaient pas Bernadette ni ne voyaient ses lèvres bouger³.

Les enfants ont le sentiment d'avoir vu et entendu une personne corporellement présente, qui leur est apparue soudainement, leur a parlé, a répondu à leurs questions et a disparu aussi soudainement qu'elle était apparue. Ce sentiment est immédiatement partagé par les témoins (du moins par ceux qui sont convaincus). Il faudrait admettre alors qu'il y a eu un déplacement corporel : la dame est venue et est repartie. Est-ce crédible ?

Il faut noter avant tout qu'une telle interprétation du phénomène ne pourrait être retenue que quand la personne qui apparaît est le Christ ou sa Mère. Souvent dans ces apparitions on note la présence d'anges ou de saints : mais les anges n'ont pas de corps, les saints ne retrouveront leur corps qu'à la résurrection. D'autre part, si le Christ apparaît sous une forme qui ne peut plus être la sienne – comme enfant, dans les bras de Marie, ou sanglant, couronné d'épines, la poitrine ouverte et montrant son cœur – comment penser qu'il s'agit du corps ressuscité et glorifié de Jésus-Christ ? Ne faut-il pas en dire autant de la dame en pleurs de La Salette ? Et, plus généralement, comment comprendre, si Marie apparaît avec son corps réel, la diversité de ses apparences ? En tout cas le "sentiment de réalité" qu'éprouve le voyant ne peut être considéré comme prouvant la présence corporelle du personnage qui lui apparaît, puisqu'il est éprouvé tout aussi bien quand ce personnage est incorporel.

A cette présence corporelle une grave raison théologique s'oppose de façon décisive. Si l'Église, en effet, tient pour une vérité de foi que le Christ ressuscité et la Vierge Marie sont "dans le Royaume" avec leur corps, le corps même avec lequel ils ont été conçus, sont venus au monde et y ont vécu, dont la mort n'a séparé leur âme que pour un temps, après lequel elle s'est retrouvée à lui et l'animant, la foi, bien loin de l'inviter à les retrouver avec leur corps au cours de son pèlerinage sur la terre, l'en détourne. Si au Moyen-Âge on pouvait encore, mais par l'imagination plus que par la raison, se représenter les "fins dernières" comme localisées dans l'espace cosmique, cela est impossible aujourd'hui et la foi n'en souffre pas, qui ne nous donne aucune indication de ce genre. Pour les corps ressuscités Dieu fera "des cieux nouveaux et une terre nouvelle", et nous ne pouvons rien savoir des conditions de l'existence corporelle de Jésus et de Marie actuellement, sinon précisément qu'elle est corporelle et qu'elle est tout autre que la nôtre. Une rencontre corporelle entre eux et les hommes vivant sur la terre n'est pas concevable. Cette simple remarque qui ne peut être contestée, je crois, par aucun théologien aujourd'hui, a une portée immense, spécialement en ecclésiologie. Combien, au cours des âges, ont prétendu s'adresser

³ LAURENTIN, *Lourdes, Histoire auth.*, t. II, p. 364, n. 77.

immédiatement au Christ, chef de l'Église, pour plaider leur cause contre l'Église ! Mais si le Christ est réellement présent au milieu de nous par l'Eucharistie, en nous par la foi, il s'agit d'une présence mystérieuse nullement corporelle (bien que présence d'une personne qui est corporelle). C'est par la médiation de l'Église que le Christ, maintenant, instruit ses disciples, les conduit, les sanctifie. L'Esprit qu'Il a promis de leur envoyer "d'auprès du Père" pour assurer parmi eux et en eux sa présence et son action salvatrice, c'est à l'Église qu'Il l'a envoyé et dans l'Église, par l'Église qu'Il le communique à chacun. Ainsi garantie et protégée par l'Esprit, la médiation de l'Église n'est pas un écran entre le Christ et son disciple, elle est le moyen et le lieu de leur rencontre.

En outre, comment croire à une présence corporelle de la Vierge au voyant, à un échange de paroles dites et entendues corporellement, si les assistants ne voient rien, n'entendent rien, pas même les paroles que le voyant, lui, a le sentiment d'adresser d'une voix forte et distinctement à la "dame" qui lui apparaît ? Faut-il penser que tous les assistants, souvent fort nombreux, sont miraculeusement frappés de cécité et de surdité en tout ce qui concerne cette vision, alors que, durant celle-ci, ils voient le voyant, lui parlent parfois et reçoivent des réponses qu'ils entendent parfaitement ? N'est-on pas contraint de reconnaître que tout se passe à l'intérieur du sujet ?

Faut-il pour autant accepter les explications réductrices du psychiatre, qui parle de "mécanisme hallucinatoire" et déclare que le ou les voyants sont des malades qui relèvent de son service ? Mais les patients qu'il traite, il est peu croyable que leur pathologie se manifeste par une seule crise d'hallucination, sans aucun antécédent, sans répétition du phénomène à propos d'autres objets. Le psychiatre devrait-il garder dans son service, et jusqu'à quand ? une personne comme Bernadette Soubirous qui avant ou après les "apparitions" pour lesquelles on la lui aurait amenée se montre parfaitement saine psychiquement ? S'il la déclare guérie il devra bien avouer que son service n'y est pour rien ! Tout se passe comme si, pour lui, elle n'a pas eu des "apparitions" parce qu'elle était malade, mais sa maladie consiste à avoir eu des "apparitions", ces apparitions mêmes pour lesquelles on la lui a amenée ! La pétition de principe est patente.

L'hallucination elle-même consiste en "le sentiment de percevoir sans qu'il y ait effectivement d'objet extérieur correspondant"⁴. Ordinairement les causes en sont pathologiques, mais cela ne fait pas partie du phénomène lui-même. Si d'une façon générale et "neutre" on appelle "hallucination" le "phénomène de l'apparition", tel que j'ai proposé de l'interpréter, comme se passant tout à l'intérieur du sujet, on n'est pas contraint de recourir à l'explication par une cause pathologique, et le psychiatre ne peut s'appuyer pour le faire sur le seul fait qu'il y a eu hallucination. La théologie

⁴ Paul FOULQUIÉ, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, P.U.F., p. 312.

a une autre hypothèse à envisager, celle d'une action de la grâce divine s'exerçant sur le psychisme du voyant, faisant naître en lui une image assez vive et soudaine pour lui donner le sentiment qu'elle provient d'une perception véritable, c'est-à-dire que l'objet représenté par cette image est là, hors de lui, réellement présent. Cette hypothèse n'est pas gratuite, se fondant sur les innombrables visions surnaturelles que tant et tant de mystiques ont expérimentées au cours des âges et qu'ils nous ont rapportées, parfois – comme le fait sainte Thérèse d'Avila – en analysant de façon remarquable le phénomène tel qu'il s'est passé en eux. La place manque dans cette contribution qui ne peut être que brève pour les étudier. Ce qui ne fait pas de doute c'est que le bénéficiaire de ces visions⁵ éprouve fortement le sentiment qu'un autre est là réellement, qui lui parle et à qui il parle lui-même. Et cela, même quand il est assez lucide pour découvrir, comme le fait sainte Thérèse, qu'il s'agit d'une vision imaginaire. Ce qui importe dans la question de l'authenticité surnaturelle de l'apparition, ce n'est pas la présence corporelle et la locution extérieure, c'est l'altérité de la personne vue et entendue par rapport à celle qui voit, qui entend, qui parle elle-même. L'expérience mystique rend compte de l'altérité... pour celui qui croit : non pas à l'apparition elle-même – ce serait une nouvelle pétition de principe –, mais à Dieu, qui est un Dieu pour l'homme, qui habite en lui et qui peut, par grâce, se manifester à lui d'une façon tout intérieure, mais vraie, et lui rendre manifestes intérieurement aussi, des membres de l'Église glorieuse, le Christ, la Vierge, des saints et des anges, en leur altérité.

Le phénomène "mystique" qu'est l'apparition doit évidemment, comme tout phénomène mystique, être critiqué, et il y a pour cela des règles de discernement. Mais elles n'appartiennent pas à la science et lorsque le psychiatre a reconnu que dans un cas donné le diagnostic d'une hallucination psychopathique ne s'impose pas, ou même qu'il doit être écarté, il ne lui reste plus qu'à reconnaître honnêtement que le phénomène n'appartient pas à son domaine, comme le font les médecins qui étudient une guérison dont ils doivent dire que dans l'état actuel de la science on ne peut ni la contester ni l'expliquer médicalement. Les critères de discernement de l'authenticité, il appartient à l'Église de les définir et de les mettre en œuvre. Elle aboutit ainsi à un jugement motivé, soit reconnaissant comme digne de foi le récit du voyant, soit le

⁵ L'interprétation proposée dans le texte rend vaine la distinction que certains voudraient faire entre "apparitions" et "visions". On ne saurait davantage justifier cette distinction par ceci que l'"apparition" s'adresserait à "toute l'Église" et la "vision" à une seule personne : d'une part, la vision concerne habituellement un nombre plus ou moins grand – parfois très grand – de personnes, selon le rayonnement spirituel de la personne qui en est favorisée ; d'autre part, affirmer que l'"apparition" s'adresse "à toute l'Église" est contestable et nous dirons pourquoi. En tout cas, c'est une pétition de principe, qui introduit dans la définition de l'apparition une "propriété" pour l'en déduire ensuite.

déclarant non crédible. Ce jugement est d'abord théorique, portant sur ce qui s'est passé, considéré du point de vue de sa signification, surnaturelle ou non ; mais il est aussi pratique, portant sur l'approbation ou l'interdiction de célébrer la ou les apparitions considérées et d'en propager le message dans le peuple chrétien. Quelle est la valeur de ce jugement, tant du point de vue de la foi que du point de vue de l'obéissance ?

2. LES APPARITIONS MARIALES ET L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE

Quand le jugement de l'Église, porté le plus souvent par l'évêque du lieu, est négatif, on voit mal au nom de quoi des membres du Peuple de Dieu, qui sont soumis à l'autorité de l'Église, peuvent prendre sur eux de passer outre à la décision prise, c'est-à-dire au jugement de l'autorité compétente sous l'aspect où elle est pratique. Invoquera-t-on l'objection de conscience ? Mais qui peut, en une matière si obscure, prétendre fonder sur son propre jugement la certitude objective de l'origine surnaturelle du phénomène qui a eu lieu et de la crédibilité du voyant ? Les mêmes raisons qui permettent à quiconque de douter du bien-fondé de la décision prise devraient rendre moins assuré et plus circonspect celui qui, avec les mêmes données que l'évêque, a abouti à un jugement contraire au sien. La fameuse théorie de Suarez, selon laquelle le témoin ou le confident d'une révélation "privée" est tenu de la croire de foi théologale s'il a acquis la certitude de son origine divine, se heurte à un obstacle incontournable : la condition posée est irréalisable. On a cru pouvoir comparer les raisons de croire à la révélation des vérités de foi avec celles que l'on réclame pour les révélations privées, pour lesquelles l'Église se montrerait beaucoup plus exigeante. C'est oublier que les apôtres, dont l'Église a reçu sa foi, avaient un charisme propre dont nul dans l'Église n'a bénéficié après eux, le charisme fondateur, l'inspiration, qui faisait d'eux les organes de l'Esprit-Saint. Aucun voyant, dans l'histoire de l'Église, ne peut se targuer d'une telle recommandation et quand on reproche sarcastiquement à l'Église d'exiger de la sainte Vierge qu'elle obtienne sa permission pour apparaître sur notre terre et pour délivrer des messages au Peuple de Dieu par l'intermédiaire qu'il lui a plu de choisir, on oublie simplement que toute la foi qu'on investit dans cette visite de Marie et dans les paroles qu'elle aurait dites, repose sur le témoignage invérifiable de quelques-uns. En aucun cas ce témoignage ne peut être comparé à celui des apôtres et justifier qu'on se soustraie à l'autorité de leurs successeurs.

S'il s'agit, non plus de l'aspect *pratique*, mais de l'aspect *théorique* du jugement porté par le ou les pasteurs responsables, il faudra peut-être raisonner autrement. Mais cela pose le problème du rapport des apparitions de la Vierge, et des messages qu'elles apportent, à la foi.

3. LES APPARITIONS, LEUR MESSAGE ET LA FOI

Dans des textes nombreux et concordants, émanant de diverses instances et de plusieurs papes, le Magistère de l'Église expressément se refuse à faire entrer dans l'objet de la foi théologique les révélations privées en général, et en particulier les apparitions mariales et les messages que les voyants transmettent. Les efforts d'interprétation tentés récemment⁶ pour contourner ces prises de position si fermes et si manifestement délibérées, de façon à ouvrir la voie à une remise en question de la doctrine de l'Église en ce domaine, ne sont guère convaincants en eux-mêmes. Ils se heurtent en tout cas au fait qu'il est bien impossible de citer des textes postérieurs du Magistère qui favoriseraient tant soit peu la thèse selon laquelle une révélation privée pourrait devenir objet de foi théologique par la grâce de l'approbation de l'Église. Encore moins par le seul jugement du bénéficiaire, conscient d'avoir reçu une révélation divine et faisant partager à d'autres sa conviction.

L'objection faite plus haut contre cette position de Suarez, que plusieurs théologiens de renom veulent reprendre aujourd'hui – mais la seule autorité d'un théologien, même très renommé, n'est pas un argument théologique – ne porte que sur l'impossibilité de fait de parvenir soi-même à la certitude objective que doit avoir l'acte de foi. Il y a une raison théologique fondamentale qui oblige à exclure totalement que le Magistère de l'Église puisse faire entrer dans le dépôt révélé le contenu d'une *révélation privée* (je veux dire : une révélation que l'Église recevrait par l'intermédiaire d'une ou de plusieurs personnes et sur leur témoignage, sans que ce témoignage soit garanti par celui des apôtres). Cette raison est que l'Église est fondée sur la révélation et sur les sacrements qui lui viennent des apôtres⁷. Ceux-ci, sur le

⁶ cf. R. LAURENTIN, *Fonction et statut des apparitions*, dans op. cit. n. 1, 149-196, pp. 166-180.

⁷ "Sur le terrain phénoménologique et psychologique le processus de la Révélation est commun au prophétisme biblique et aux révélations particulières d'aujourd'hui", écrit R. LAURENTIN (op. cit. n. 6, p. 157). Cette équivalence ainsi avancée (assez arbitrairement) entre révélation biblique et révélation particulière, si elle ne porte que sur le processus phénoménologique (?) et psychologique n'intéresse pas notre propos, qui concerne la révélation en sa réalité surnaturelle, comme Parole de Dieu. Sur ce point la constitution *Dei Verbum* de Vatican II ne se prête en aucune manière à une telle interprétation. En ce qui concerne la révélation du Nouveau Testament, elle distingue très clairement le rôle des apôtres, de dire et décrire ce que le Christ leur a révélé du mystère de Dieu et du salut, par les événements de son existence terrestre et par ses paroles, du rôle de l'Église de transmettre fidèlement cet enseignement, avec l'assistance du Saint-Esprit ("le charisme de vérité") de façon à n'en rien perdre, en le comprenant de mieux en mieux, sans jamais le faire dévier. C'est la Tradition qui vient des apôtres (cf. *Dei Verbum*, §§ 7 et 8). C'est pourquoi il est impossible de suivre la suggestion de Laurentin : "Dans cette perspective on hésite (qui : on ?) à restreindre aux temps apostoliques l'application de la Parole du Christ : 'Le Paraclet, l'Esprit-Saint... vous enseignera toutes choses et vous

fondement qui leur venait de l'enseignement qu'ils avaient entendu du Christ et que le Saint-Esprit réveillait et éclairait en eux, ont construit l'Église. Par là, et tant que l'Église était en gestation, ils avaient à son égard une double relation : à mesure qu'elle existait, par leur prédication et par la célébration des sacrements, ils en faisaient partie évidemment, c'était une relation d'appartenance. Mais pour la part où elle était en voie de formation, ils la dominaient, ce qui était une relation d'extériorité, celle du fondateur sur la société qu'il fonde et constitue. Ce pouvoir leur était propre et ils ne l'ont pas transmis à leurs successeurs. Le collège épiscopal dans son ensemble, avec l'évêque de Rome qui est le principe et le signe de son unité, est tout à l'intérieur de l'Église et n'a aucune emprise sur elle : il n'agit pas sur l'Église, mais dans l'Église, et par les moyens d'action dont le Christ, par les apôtres, l'ont dotée. C'est dire que de même qu'aucun concile ne pourra jamais créer ou modifier substantiellement, ni abolir un sacrement, de même aucun évêque, aucun pape, aucun concile ne peut introduire une nouvelle révélation dans les fondations de l'Église.

Que signifie alors le jugement, dont il était question plus haut, que porte l'Église sur une "apparition" et sur son message ? Peut-on le considérer comme une décision purement disciplinaire, autorisation ou interdiction de diffuser l'apparition, de la célébrer ? Nous avons vu qu'il s'agit d'un jugement motivé, et que c'est ce jugement qui fonde les décisions disciplinaires prises à sa suite. Quelle adhésion ce jugement réclame-t-il de la part des fidèles ? Quelle foi ?

Non la foi théologale, dont l'objet formel est Dieu se révélant, pour les raisons déjà dites. C'est la position du Magistère de l'Église, et les partisans les plus décidés d'une codification de cette position (jusqu'à parler des révélations privées comme un lieu théologique possible !) n'imagineraient certainement pas qu'un pape ou un concile, ou simplement une proposition faite au concile par un de ses membres se fonde sur une révélation nouvelle reçue par des voyants privilégiés au cours d'une apparition ou tout à fait privément. Personne ne doute qu'une telle référence serait considérée comme irrecevable. On parle alors de "foi ecclésiastique", ou même de "foi humaine". Que veut-on dire par là ?

Ce à quoi on pense, en fait, c'est la *certitude morale*. C'est-à-dire une certitude imparfaite, mais fondée sur des indices qui, par leur vraisemblance, leur convergence sur une hypothèse donnée, l'absence d'une plausible hypothèse de remplacement, etc. ..., inclinent l'esprit plus ou moins fortement vers cette hypothèse, sans pourtant

rappellera tout ce que je vous ai dit' (Jn 14,26). Cette parole de Jésus s'adresse aux apôtres, seuls présents au Cénacle. A moins qu'on ne dise, ce qui est parfaitement plausible, que les temps apostoliques durent jusqu'au Retour du Christ, selon la belle préface liturgique de l'office des apôtres : "Tu (Père) le (ton troupeau) gardes par les apôtres sous ta constante protection ; tu le diriges encore par ces mêmes pasteurs (les apôtres vivant dans le collège épiscopal qui prolonge leur action) qui le dirigent aujourd'hui au nom de ton Fils". Cependant les pouvoirs mis en œuvre par les apôtres de fonder l'Église n'ont pas été transmis à leurs successeurs (v. infra).

que la vérification soit parfaite, et donc définitive. Le jugement purement scientifique d'une part, la foi théologale de l'autre, exigent la certitude parfaite, exclusive de tout doute. Mais quand il s'agit de la connaissance pratique, celle qui dirige et éclaire l'action, comment pourrait-on attendre d'avoir obtenu la certitude parfaite pour agir, quand on doit agir ? Ainsi on parlera de l'intime conviction du juge et des jurés, étant bien entendu que cette conviction doit être formée par une sérieuse réflexion sur les données connues du problème à résoudre. La recherche purement scientifique elle-même, pour ne pas s'enliser, doit parfois aller de l'avant, laissant derrière elle des difficultés encore imparfaitement maîtrisées, et aboutissant alors à un ensemble de conclusions qui ne sont pas toutes scientifiquement certaines. En ce qui concernè la foi théologale elle ne peut être que certaine absolument – puisqu'elle s'appuie sur la Parole de Dieu – ou n'être pas. Il faut donc reconnaître que, si les motifs de crédibilité qui, par eux-mêmes, sont insuffisants à engendrer la foi, y introduisent cependant, faisant que l'acte de foi ne se présente pas comme irrationnel, l'acte de foi lui-même ne peut être fait que sous l'action de l'Esprit-Saint, qui lui confère en même temps la certitude que ne pourrait engendrer aucun raisonnement : la certitude que c'est Dieu qui a dit cela. Que cela est la Vérité !

On pourrait peut-être dire que le jugement porté par l'Église sur une apparition, pour l'approuver ou la désapprouver, porte sur la crédibilité de ce que racontent et transmettent les voyants – mais sans que soit le moins du monde assurée l'intervention du Saint-Esprit qui rendrait cela objectivement certain, comme il rend certain, et l'acte de l'Église qui détermine infailliblement sur un point précis le contenu de la foi, et l'acte de foi des membres du Peuple de Dieu. L'assistance du Saint-Esprit à l'Église ne garantit pas l'authenticité de l'apparition qu'elle approuve – c'est-à-dire qu'il y a eu véritablement apparition – ni l'inauthenticité de celle qu'elle désapprouve, de sorte qu'un fidèle, sans que sa foi soit mise en question, peut fort bien douter de la vérité du jugement porté par l'autorité compétente. Par contre, le respect de l'autorité de l'Église et de sa compétence pour le discernement de la vérité révélée, lui fait un devoir de ne pas contester publiquement la décision prise, à laquelle il doit se soumettre en sa partie disciplinaire, comme il était dit plus haut, et qu'il ne pourrait éventuellement critiquer qu'au sens où "critiquer" signifie "juger" et sans jamais oublier que si l'Église peut s'être trompée en portant ce jugement, il court lui-même le risque de se tromper en le contestant.

Cette critique d'ailleurs peut n'être que partielle, n'excluant pas l'acceptation du jugement de l'Église, qui n'approuve jamais, ou ne désapprouve, le "phénomène de l'apparition" que globalement, non en chacune de ses composantes. En cas de désaveu, il n'est pas exclu que quelque chose de surnaturel se soit vraiment passé, à partir de quoi l'imagination du voyant, excitée, entraînée, déviée par les inventions de la rumeur publique ou le harcèlement des questions (dictant déjà la réponse), a

échafaudé un récit fantaisiste de moins en moins crédible. En cas d'approbation, il reste que la grâce faite au voyant, et qui vraiment lui a fait voir un messenger envoyé par Dieu, entendre son message, s'est exercée sur un imaginaire déjà construit à partir de toutes les données religieuses qui sont entrées en lui, constituant un *Vorverständnis*, une précompréhension, en laquelle le message a pris forme, sans que rien ne garantisse (comme il en est chez le prophète inspiré) la conformité substantielle entre ce qu' imagine et dit le voyant avec le message reçu. Ainsi on peut parfaitement reconnaître l'authenticité de l'apparition de Marie aux petits enfants de Fatima en 1917, sans croire pour autant que la Vierge leur a montré l'enfer comme un lieu de supplices corporels, ou qu'elle a dit à Lucie, parlant d'une amie décédée : "elle restera au Purgatoire jusqu'au jugement dernier". Il est plus que probable qu'il s'agit d'une réflexion que la petite a entendue, et souvent, dans son entourage et qui était gravée en elle. De même l'imagination des enfants était gavée des représentations de l'enfer qu'on faisait, paraît-il, et terribles, en chaire dans leur paroisse et dans le pays. Cette indétermination sur ce qui a été vraiment dit et entendu rend bien impossible d'appuyer sur la teneur du message rapporté par les voyants un raisonnement théologique sérieux.

LA PLACE DES APPARITIONS MARIALES DANS LA VIE DU PEUPLE CHRÉTIEN

Ceci nous amène en guise de conclusion, et très brièvement, à nous demander quelle place tiennent les apparitions, celles de la Vierge dont nous nous occupons particulièrement, mais celles du Christ aussi, et de saints moins importants pour le salut que n'est sa Mère, dans le pèlerinage terrestre du Peuple de Dieu.

Laissant de côté le problème que pose la multiplication quelque peu troublante des apparitions en notre temps, on peut penser que le sens des apparitions, en tant que venant de Dieu (quoi qu'il en soit des contre-façons possibles et prévisibles auxquelles elles se prêtent), est de stimuler et d'encourager la foi du Peuple de Dieu en l'existence réelle, mais si mystérieuse, de ce Royaume de Dieu, qui déjà commence avec et dans l'Église, mais si obscurément que la tentation est grande parfois de craindre qu'il soit illusoire. En le retour du Christ aussi, qui est l'espérance de l'Église, mais une espérance parfois difficile. On remarquera d'ailleurs que les divers messages de la Vierge, délivrés au cours des "apparitions" mariales, ne font que redire le message évangélique fondamental : la foi, l'espérance (manifestée par la prière) et surtout l'amour, qui se traduit par cette forme d'obéissance qui n'est pas d'abord discipline, mais réponse à l'amour de Dieu pour l'homme. Par contre, on n'y trouve, à l'intention des pasteurs ou des fidèles, aucune évocation des graves problèmes qui se posent aujourd'hui à eux dans tous les domaines (il s'en est posé à toutes les étapes de

l'histoire) et qui donnent lieu à tant de débats passionnés, à tant de bruyantes contestations, au schisme hélas ! parfois. La Sainte Vierge les ignore-t-elle ? S'en désintéresse-t-elle ? Bien plutôt ne veut-elle pas rappeler aux croyants que retourné au Père, c'est par la médiation visible de l'Église que le Christ gouverne son Église, non en lui envoyant sa Mère ou d'autres messagers célestes, ou encore en se montrant lui-même, et par la médiation d'interlocuteurs privilégiés, que recommandent uniquement les signes plus ou moins certains de leur véracité. Quand le message est de prier, de faire pénitence, d'obéir à la loi divine, ce n'est que la reprise du message évangélique : si l'origine surnaturelle du message est reconnue et que c'est par erreur, cela a peu d'importance⁸ puisque de toute façon il a son origine véritable dans la prédication de Jésus et des apôtres ; si inversement elle est méconnue, on ne doit ni se scandaliser, ni se lamenter, car le contenu du message demeure vivant dans la prédication de l'Église. L'émotion que suscite dans une partie plus ou moins grande du Peuple de Dieu le refus par l'Église de reconnaître l'origine surnaturelle d'une "apparition" n'est ni raisonnable ni spirituelle : dans la ligne de saint Jean de la Croix on peut assurer que nul n'est dépossédé du bien que Dieu préparait pour lui par cette grâce de l'apparition que les pasteurs de l'Église, prétend-on, n'ont pas su reconnaître. De toute façon il s'agit d'une grâce qui n'est pas en elle-même nécessaire au salut, ni à la sainteté. Si elle le devient pour telle personne – par exemple pour le grand nombre de celles qui en ont reçu la grâce de la conversion ou la foi et la force nécessaires pour surmonter une épreuve, une tentation ... – il en est d'elle comme des multiples grâces que chacun reçoit, et qui font partie de sa destinée personnelle. Chacun est conduit par des voies qui lui sont propres et dont il ne doit pas prendre prétexte pour "espionner la liberté que nous avons dans le Christ Jésus" (Ga. 2,4). Ces voies propres, dont le choix relève d'abord de la prédestination personnelle, en second lieu de la liberté spirituelle que cette prédestination génère en chacun, et de plus en plus à la mesure de sa fidélité, ne sont que des déterminations individuantes de l'unique voie qu'est le Christ et dont l'Église sur la terre est la visibilisation (le sacrement). Si pour plusieurs elles comportent la rencontre avec le Christ, par Marie, dans le rayonnement d'une apparition mariale (ou d'une apparition du Christ, comme à Paray-le-Monial), cela ne fait pas que ces apparitions aient une portée universelle.

⁸ Ce qui aurait des conséquences graves pour sa propre crédibilité, ce serait que l'Église accepte et recommande des "apparitions" qui se présenteraient dans un contexte tel que son approbation paraîtrait bien légère et surtout motivée plus ou moins explicitement par des arrières-pensées apologétiques, ou même politiques. Il est arrivé que des personnages ecclésiastiques importants se soient ridiculisés (sans pouvoir éviter que ce ridicule rejaillisse sur l'Église) en faisant crédit à des fables grossières dont la fausseté a été très vite manifestée publiquement (comme dans l'affaire Léo Taxil, ce franc-maçon soi-disant repentant, qui promettait des révélations sur la présence et l'action de Satan dans et par la franc-maçonnerie).

Les apparitions mariales

Il n'est pas vrai, comme on l'a dit⁹, que "Lourdes" – ou, doit-on ajouter, n'importe quelle apparition au cours de l'histoire – "est un fait public intéressant l'Église universelle". C'est un fait particulier compris dans l'ensemble des faits qui composent l'histoire de l'Église, et il n'intéresse que ceux au salut desquels Dieu le destine.

Ce qui par contre mettrait la foi en péril, c'est le refus a priori de tout message venant du ciel, par voie d'apparition ou sans apparition, par ce que les mystiques nomment "paroles intérieures". Un tel refus impliquerait, ou au moins semblerait impliquer, la négation de ce monde invisible vers lequel tend l'Église et qui est sa raison d'être. Par contre, nul n'est tenu de vérifier les titres à être crus de telle ou telle apparition, ou de toutes. Nul n'est tenu de faire dans sa vie spirituelle une place particulière aux apparitions.

⁹ Dom Roy, cité par R. LAURENTIN, op. cit. p. 176.